

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Mon premier article / Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 7-11

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Mon premier article

La littérature m'a toujours charmé. Dès mes premiers essais, qui datent de mon adolescence, j'y ai découvert la meilleure expression du cœur de l'homme et quelque incarnation de son âme, le meilleur de l'être humain.

Les naïves histoires d'Urbain Olivier, les beaux romans de Claire de Chandeneux, les contes moraux de Jean Grange et de Buet produisirent sur mon esprit la plus profonde impression et dès lors, les heures que je passai dans la lecture de leurs excellents ouvrages ne se comptèrent plus et marquent la plus heureuse étape de ma vie, celle où, ignorant du souci qui absorbe et flétrit, le jeune homme ne sait qu'aimer et rire, au sein de la plus pure affection qui soit au monde, celle qu'aucune autre ne saurait égaler, celle qui doit symboliser ici-bas celle de Dieu ! celle des parents !

Ma tendre mère n'était pas sans s'apercevoir de la tournure passionnelle que prenait ce goût effréné pour les livres dont je devenais le trop docile esclave. Je ne sais si elle en conçut elle-même une secrète joie, mais il arriva souvent qu'elle intervint chaleureusement en ma faveur quand, oubliant l'heure de la classe pour mes chères lectures, mon bon père se voyait contraint de me gronder.

Les années d'enfance passent comme un beau rêve, et quand on les évoque, du milieu des tombes qui vous entourent, l'on est à se demander s'il est bien vrai que ceux qui reposent là, dans la paix du cimetière, sont bien ceux qui vous ont aimés le plus au monde, qui ont été vos anges tutélaires, les bons génies du foyer, la source de toutes vos joies les premières et les plus douces et.... l'on pleure.

Mais laissons de côté les amers souvenirs et revenons à cet heureux foyer dont je viens de vous parler.

Un jour donc, c'était pendant les vacances de Pâques

1876, je venais de terminer la lecture d'« Atala » et mon âme en débordait d'amour et d'enthousiasme. Le moment de traduire à mon tour quelques impressions me parut favorable et je ne crus pouvoir mieux faire que de choisir, pour sujet de ma thèse, ceux qui devaient naturellement m'inspirer les meilleurs sentiments : mes père et mère. Dès lors, j'arrêtai mon plan et je me souviens avec quelle joie intense et naïve, avec quel feu ardent, avec quel idéal amour je me mis à couvrir ce projet si cher à mon cœur d'écrire et de faire publier « mon premier article ». Je me mis à l'œuvre avec une émotion que l'on ne peut concevoir aisément. A peine avais-je pris mes repas que je disparaissais dans la campagne, et, choisissant dans les vergers d'alentour, derrière les haies fleuries, une meule de foin coupé, je m'y étendais, délicieusement bercé par le bourdonnement enchanteur des insectes et l'enivrant parfum du fourrage qui me tenait lieu de couche.

En peu de temps j'avais tracé pas mal de lignes qui ne me parurent pas trop mauvaises, (on est si facilement content de soi-même), puis je me relus et, comme conclusion, je laissai tomber quelques larmes sur mon papier. Je m'étais laissé gagner par ma propre émotion. Les larmes sont mon sceau, pensai-je, et je ne changerai rien à ce que j'ai dit, persuadé que j'étais, déjà à cette époque, que la première impression est toujours la meilleure et la plus sincère. Ainsi fut fait. Sans en rien laisser paraître, je mis mon article à la poste, accompagné d'une lettre à la rédaction du journal auquel je m'adressai, sans recommandation. L'article et

la lettre étaient signés au pseudonyme qui m'abrite encore aujourd'hui. Et j'attendis. Cette attente fut un petit martyrologe. Je ne pouvais plus lire, j'étais impatient et inquiet, je ne faisais plus que guetter le facteur avec la désespérance d'un naufragé.

Mes parents s'étonnaient de ce changement subit dans mon caractère et mes habitudes ; j'étais devenu presque taciturne, me figurant que tout le monde m'épiait, j'avais quasi honte d'avoir osé si délibérément frapper à la porte de Dame Publicité et cachais mon audacieuse démarche comme une grosse faute. Mais un beau matin, ce fut une bien autre chanson. Le facteur postal, dont la vue cause toujours une irrésistible commotion, (il est dépositaire de tant de secrets et de curieuses choses) déboucha dans le petit sentier qui conduisait, à travers prés, à la maison paternelle. C'était un grand gaillard sec et voûté, dont le pas, quelque peu fourbe, indiquait ce qu'on appelle, en style administratif, « le vieux cheval de poste. » Il me hêla de sa voix caverneuse en agitant un gros pli blanc. J'avais le vertige. Je fondis positivement sur le messenger et, d'une main furieuse, j'arrachais de sa main la missive qu'un vague présentiment me faisais deviner. L'enveloppe renfermait une lettre et un journal dont je rompis la bande avec une sorte de rage. Mes yeux, (qui entre parenthèse, devaient singulièrement briller,) tombèrent sur mon article dont le titre s'étalait presque majestueusement en troisième page, au chapitre des Variétés. La lettre de la rédaction était empreinte d'une cordialité bienveillante qui me remplit d'allégresse.

Les projets les plus mirifiques naquirent subito dans mon cerveau tapageur, je voulais courir après le facteur pour lui annoncer la bonne nouvelle, pour le remercier, je lui aurais volontier baisé les mains, mais l'impassibilité de son visage me rebuta; les facteurs sont gens blasés et la joie des autres, dont ils sont les émissaires obligés, ne les émeut point. Je courus à mon père, qui m'embrassa longuement en me félicitant, à ma mère, qui pleura de bonheur à la lecture que je lui fis, en tremblant, de ma première page qui reçut nos larmes réunies, à mes frères et sœurs, qui se réjouirent avec moi et me firent de plaisantes révérences, en m'appelant: « Monsieur l'écrivain. » Enfin tout le village en parla, et j'avoue à ma confusion que j'eus la faiblesse d'en être fier. Mais à cet âge, c'était pardonnable et maintenant, ce qui me reste de mon premier article, c'est le douloureux souvenir de ceux qui étaient là, en ces temps déjà lointain, et qui ne sont plus, hélas, aujourd'hui, que cendre et poussière.

*Sic transeunt gaudia mundi !*

SOLANDIEU